Première partie

La fille dans la cabane

1

Jour 7
La cabane

Pour se défendre, ce n'est pas idéal, d'être attachée à une chaise. Mes doigts n'arrêtent pas de s'engourdir. Ça ne va pas du tout. Je me tortille pour essayer de faire circuler le sang.

Bien qu'en assez bon état, la cabane est sale et sent le renfermé. Il y a une souris morte dans un coin, et l'air est tellement étouffant, toutes fenêtres fermées, que je transpire à travers mes vêtements depuis que son mercenaire m'a enfermée ici.

C'est surtout mentalement qu'elle veut que je sue. Mais provoquer une détresse physique est une méthode de torture éprouvée. Elle est capable de tout. Ça, j'en suis convaincue.

Mes yeux se posent sur le bandana à paillettes posé sur la table. Il est maculé de sang. J'inspire profondément, me rappelant pourquoi je suis ici.

Parce que tu es impulsive. Tu n'as même pas réfléchi à un plan, juste agi !

Mais ça ne veut pas dire que je ne peux pas réfléchir maintenant.

Je gigote, essayant de détendre un peu la corde. Je sens bouger le barreau de chaise quand je force dessus. J'appuie plus fort et il cède un peu plus. Elle est toute branlante, cette chaise.

Je peux me sortir de là. Il faut juste que je me concentre.

Inspirer profondément. Agir par étapes, comme on me l'a appris.

Étape un : Me détacher de cette chaise.

La porte grince. Je me raidis. *Clic, clic, clic.* Des talons hauts, pas des chaussures de marche. J'ai remarqué ça quand elle a ordonné à son mercenaire de m'emmener ici. Apparemment, elle est décidée à se casser une cheville. Quelle idiote.

L'agente s'installe en face de moi dans le fauteuil qui a l'air beaucoup plus solide.

C'est là qu'elle aurait dû demander à son mercenaire de m'attacher.

Sa joue est encore rouge là où je l'ai frappée. Elle a un classeur sur les genoux. C'est bien son genre de s'aventurer au fin fond de la forêt armée de paperasse. Je ne suis pas étonnée, plutôt dégoûtée.

– Je suis contente de voir que tu vas…

Elle ne termine pas sa phrase, ayant relevé les yeux et pris soudainement conscience que je suis loin d'aller « bien ». Elle voit la saleté et la sueur accumulées depuis des jours. Le sang séché – un peu du mien, mais pas que. Mon expression qui dit : *Je vais te tuer.*

Parce que je pourrais en arriver là si elle ne me donne pas ce que je veux. Pourquoi croyez-vous que je l'aurais laissée m'attraper, sinon ?

Elle, c'est l'agente fédérale Marjorie North. Je pourrais faire une blague du genre « FBI comme Fédéraux-Bien-Incompétents », mais ce serait un peu facile, même après tout ce qui s'est passé.

– Je vais essayer de régler ça vite, lâche-t-elle finalement. Ensuite, on pourra te faire sortir d'ici et s'occuper de toi.

– Je n'irai nulle part.

Elle me décoche un regard agacé, de l'air autoritaire de celle qui croit mieux savoir.

– Tu as besoin de voir un médecin.

Encore un peu de pression. Je sens le barreau de chaise heurter le bord du trou dans lequel il est inséré.

Mes yeux reviennent sur son bandana.

Étape deux : Poser la question.

– Où est-elle, agente North ?

Elle a au moins le bon goût de ne pas jouer les innocentes.

– Tu es là pour répondre à mes questions, pas l'inverse.

– Ce n'est pas comme ça que ça va se passer.

Elle hausse un sourcil, glaciale.

– Tu n'es plus mineure. Tu sais ce que ça signifie ?

– Que vous allez m'envoyer dans une de vos prisons secrètes ? Ou bien c'est seulement la CIA qui en a ?

J'appuie de nouveau mes mains contre la chaise. Je sens le barreau forcer contre le bord et soudain : *pop !*

Je suis libre. Enfin, si on veut. J'ai encore les mains liées dans le dos, mais je ne suis plus attachée à la chaise.

Étape trois : Me libérer de ces cordes.

Je croise les jambes et grimace comme si je souffrais – ce n'est pas difficile, puisque c'est le cas – pour cacher le mouvement de mes mains couvertes d'ampoules alors que je frotte mes poignets contre la corde. Elle n'est plus aussi serrée maintenant que je me suis détachée de la chaise. Quelques tours et… *oui*. Elle est suffisamment lâche. J'arriverai à me dégager le moment venu.

On y est presque. Il faut juste que North se rapproche un peu.

– Hé ! lance-t-elle alors que je me penche en avant en gémissant. Arrête.

– Je me suis fait mal, je ne peux pas vraiment *arrêter* quoi que ce soit.

– Les enfants… marmonne-t-elle.

– Vous ne venez pas de dire que je n'étais plus mineure ?

Je dégage mon poignet droit. Il faut que North se lève et s'approche. C'est tout. Mais soudain, ça me paraît insurmontable.

Faut-il que je la provoque ? Que je la mette en colère ? Je ne sais pas. Je n'ai pas l'esprit assez vif pour déterminer quel levier actionner.

– Si vous teniez à votre vie, tous autant que vous êtes, vous nous auriez appelés, reprend-elle.

– C'est sûr, le FBI nous a tellement aidés, la dernière fois, je crache.

Elle ne peut rien répondre à ça, pas vrai ? La colère enflamme son regard : je dois continuer à l'énerver. Ensuite, je pourrai…

Étape quatre : Neutraliser l'agente North.

– Tu ne sais pas de quoi tu parles, gronde-t-elle.

Oh, j'ai bel et bien trouvé le bon levier. C'est comme si elle s'était arraché son cœur brisé pour me le tendre sur un plateau.

– J'en sais beaucoup plus que vous, je continue. Je fréquente Lee, après tout.

Et puis je porte le coup de grâce, comme on me l'a appris. *Appuie là où ça fait mal, puis fais en sorte que le sol s'ouvre sous leurs pieds.*

– Mais vous ne l'appelez pas comme ça, n'est-ce pas ? Vous employez un de ses faux noms.

– J'utilise son vrai nom.

Elle a craché ça dans un grondement inarticulé, sur la défensive, et voilà, *voilà*, j'ai réussi ! Elle est debout. Elle s'avance vers moi ! Il faut que je sois prête. Je ne peux pas rater mon coup.

Je n'ai jamais aimé la violence, mais j'ai découvert que j'étais douée pour ça. J'ai découvert de nombreuses choses, dernièrement. C'est ce qui se passe quand on pousse quelqu'un à bout.

Or ces derniers jours m'ont plus que poussée à bout.

Et donc, quand North est suffisamment proche de moi, je me jette sur elle. Sans réfléchir. Sans hésiter. Car voilà un autre truc que j'ai appris : la férocité efface la peur. Renoncer à l'ordre et plonger dans le chaos et la sauvagerie apporte une sorte de légèreté. Je crois que j'aime trop ça.

L'effet de surprise joue en ma faveur – elle recule brusquement. Se produit alors l'aubaine de ma vie : ses talons ridicules la font trébucher. Elle tombe à la renverse, les mains trop encombrées de dossiers pour se rattraper, et sa tête heurte le parquet. Sonnée, elle ne se reprend pas assez vite. Je n'ai qu'une seconde, alors je m'agenouille sur son ventre, pour lui faire bien mal, puis j'enroule la corde autour de son cou et je serre.

Comme ça, elle est trop occupée à glisser ses doigts sous la corde pour dégainer son arme. Son visage rougit. J'ai les bras

qui tremblent à force de tirer. J'ai mal au bas du dos. Quand je lâche la corde, l'agente essaie de reprendre son souffle et j'en profite pour récupérer son pistolet et le couteau à sa cheville.

North est devenue une gratte-papier. Elle dirige un bureau plutôt que poursuivre les criminels. Ce qu'elle n'a jamais vraiment fait, d'ailleurs. Bref, elle ne travaille plus sur le terrain. Elle s'est ramollie.

Elle a des haut-le-cœur, le visage écarlate, les yeux injectés de sang.

– Bon sang, tu es rapide, bredouille-t-elle après de longues secondes, tandis que son pistolet pèse dans mes mains.

– C'est Lee qui m'a formée. Vous ne la connaissez vraiment pas bien, hein ?

Elle essaie de s'en prendre à moi, mais ne réussit qu'à cracher du sang. Elle a dû se mordre la langue en tombant. Revoilà sa colère. La joie d'avoir appuyé sur le bon bouton émotionnel me fait tourner la tête.

Je range le pistolet dans ma poche arrière, puis je fais rouler North sur le côté pour lui attacher les mains dans le dos avec la corde. Je ne me contente pas d'un nœud bâclé comme celui de son mercenaire. Je fais comme Wes m'a appris.

– Pourquoi porter ces talons en pleine forêt ? Même moi, je sais quand sacrifier la mode aux circonstances.

J'enfonce mon genou sur son diaphragme pour la clouer au sol pendant que je récupère le flingue dans mon jean et vérifie qu'il est chargé. Ça a l'air beaucoup plus facile que ça ne l'est vraiment. La première fois que Wes a voulu m'apprendre à me servir d'une arme à feu, j'ai vomi, et la deuxième, je n'ai touché presque aucune cible, mais North n'a pas besoin de le savoir. Je me suis améliorée depuis.

Mon expression doit lui faire peur. Ou alors, c'est seulement l'arme braquée sur son cœur.

Elle dit quelque chose d'une voix étranglée, incompréhensible à cause de la pression de mon genou. Je la relâche un peu.

Mon prénom. Presque une supplique.

Tant mieux. Je suis contente qu'elle ait peur. Elle a raison.

– Où est ma petite amie ? je répète.

Mais elle se contente de haleter.

Étape cinq : Obtenir des réponses.

– Je vais vous le demander une dernière fois, dis-je en retirant la sécurité du pistolet et en remettant mon poids sur son diaphragme.

La panique bouillonne sous ma peau. Est-ce que j'ai mal compris ? Est-ce que le pire est arrivé ?

– Iris…

Elle étouffe, mais je l'ignore.

– Répondez-moi. *Qu'avez-vous fait de Nora ?*

— 2 —

Nora

6 ans plus tôt
Motel Cave Springs, Californie

– Tu es prête ?

Je hoche la tête.

J'entends le bruit des ciseaux avant de sentir tomber mes cheveux. *Tchac, tchac, tchac.* Amelia – non, Lee, ma sœur s'appelle Lee désormais – me coupe les cheveux soigneusement, et les mèches blondes dégringolent sur mes pieds nus et sur les carreaux ébréchés de la salle de bains.

C'est un motel miteux – figé dans les années soixante-dix, l'époque où la région a vu de vrais touristes pour la dernière fois. À présent, ce n'est plus qu'une coquille vide, le genre d'endroit d'où les gens partent, pas où ils viennent. Les forêts et les montagnes qui nous entourent sont si vertes, remplies de pins, que les rares chênes éparpillés çà et là ressortent comme un phare avec leur feuillage jaune passé.

J'ai l'impression d'être un chêne alors qu'il faudrait que je sois un pin. Que je me fonde dans la masse pour qu'on ne distingue plus aucun individu, rien que du vert à perte de vue.

Il faut moins de vingt minutes à Lee pour venir à bout de ma chevelure. Lorsqu'elle m'arrivait aux hanches, notre mère

s'extasiait dessus quand elle me coiffait selon le style choisi pour chaque fille que je devais incarner. Elle disait que c'était mon plus bel atout. *Ça ne manque jamais d'attirer l'attention de nos cibles.*

Une sacrée petite Lolita. Voilà ce que les hommes de Raymond disaient de moi quand ils pensaient que je n'écoutais pas.

Mais j'avais appris à toujours écouter. Voilà pourquoi je suis ici alors qu'eux sont encore en Floride, entre les mains du FBI ou en fuite.

Moi, je me suis échappée. Et maintenant, je dois faire en sorte qu'ils ne me retrouvent jamais.

Ashley Keane est morte.

La nouvelle fille est là pour durer. Si je fais tout bien comme il faut.

Je ferme les yeux, inspire profondément. Lee s'agite autour de moi, prépare ma couleur.

– Il faudra que tu sois méticuleuse, précise-t-elle en enfilant les gants et en commençant à appliquer le produit dans mes cheveux. Avec tes sourcils aussi. Pour qu'on ne voie pas les racines.

– Je comprends.

– On organisera des journées coloration, propose-t-elle avec une légèreté qui pourrait presque suggérer qu'on fera ça pour s'amuser, pas par nécessité. On regardera des films. Tu aimes les masques à l'argile ?

– Pourquoi, tu aimes ça, *toi* ?

Elle éclate de rire.

– Ouais, non, d'accord.

Soudain, son expression devient pensive et ses mains s'immobilisent.

– Qu'est-ce que tu aimes ? demande-t-elle.

– Qu'est-ce que je suis censée aimer ?

Ce n'était pas la bonne réponse, je m'en rends compte avant même d'avoir fini ma phrase. Toute trace d'humour disparaît de son visage. Elle prend une grande inspiration, les mains toujours figées en l'air.

– Je ne suis pas furieuse contre toi, me rassure-t-elle. Je suis…

– Furieuse contre maman.

Elle hoche la tête.

– J'aime lire, je tente.

– Ah oui ?

Elle se raccroche à ça comme à une planche de salut. On est sœurs, elle et moi, mais qu'est-ce que ça signifie, si les seules choses qui nous rapprochent sont une poignée de moments contraints, d'habitudes communes, nos yeux identiques et le plan trop risqué qui m'a libérée ?

– Surtout des biographies.

– Moi je lis beaucoup de science-fiction.

– Sur les extraterrestres et tout ça ?

– Pas seulement. Je te prêterai mes préférés, propose-t-elle en remettant ses mains dans mes cheveux. Et tu me donneras le titre des tiens ?

– Ouais, j'acquiesce, essayant de ne pas montrer à quel point ça me fait drôle de partager autre chose que la stratégie d'une escroquerie.

Après s'être occupée de mes cheveux, elle applique la coloration au pinceau sur mes sourcils, dont elle a enduit le contour de vaseline pour ne pas tacher ma peau. Pour que ce soit discret. Pour que ça fasse naturel.

Ses mouvements sont si experts. Elle doit faire ça, quoi ? Toutes les deux semaines, au moins ? Peut-être plus. Un déguisement rituel ; un rappel que la liberté ne tient qu'à un fil.

Maman me disait souvent ça. *La confiance est une arme. La confiance est une flèche. La liberté… c'est juste un autre truc à perdre, ma puce.*

Encore une arnaque. On ne peut pas perdre ce qu'on n'a jamais eu. Je me suis donc servie, en voleuse que je suis. On verra bien si je la perds ou non.

Lee enroule du film plastique autour de ma tête et me conduit dans la chambre pour attendre. Je m'assieds sur le couvre-lit en polyester qui gratte et fixe mes mains, parce que si toute ma vie, j'ai rempli les silences avec des flatteries et des questions indiscrètes camouflées en bavardages stupides, je ne suis pas censée faire ça avec elle.

Avec elle, je suis censée être moi-même. Mais je ne sais pas comment faire. Pas encore.

Alors je regarde mes doigts et me demande ce que ceux de Raymond sont devenus. Ont-ils réussi à les recoller ? Il doit être furieux que je l'aie mutilé.

– Il va me tuer.

Sa réponse est aussi immédiate que ma peur.

– Raymond ne te retrouvera pas.

– Mais s'il y arrive ?

– Alors on s'enfuira.

– Et si ses hommes nous attrapent ?

Elle ne veut pas me regarder. Elle ne veut pas le dire.

Je pose donc la question.

– Est-ce que maman a tué certaines de ses cibles quand elle était avec toi ?

Elle tourne brusquement la tête vers moi, les yeux écarquillés, le visage à nu, sans aucun masque.

– Qui a-t-elle tué avec toi ? demande-t-elle, horrifiée.

Cette fois, c'est moi qui garde le silence. Est-ce que je suis allée trop loin ?

– C'est ça, alors, ce qui s'est passé à Seattle ? C'est pour ça que tu as appelé et que tu as raccroché ?

Je hoche la tête. Et puis j'ajoute quelque chose qui passe peut-être pour une justification – et peut-être que c'en est une, dans une certaine mesure :

– Il l'avait bien cherché.

– C'est celui qui…

Elle ne va pas plus loin. C'est inutile. Au lieu de ça, elle se lève et se met à faire les cent pas entre la porte et le lit, d'étroits cercles angoissés, tout en frottant son index et son majeur contre la pulpe de son pouce.

– Je vais la tuer, souffle-t-elle, comme si elle espérait que je ne l'entende pas.

Je n'ai pas besoin de l'entendre, je la sens dans la pièce avec nous, cette pulsion que je reconnais comme une vieille amie : l'idée du matricide.

– Tu n'es pas une meurtrière, dis-je.

Cette vérité me brûle la gorge. Je le suis bien plus qu'elle et j'ai encore des secrets. Comme cette clé USB contenant des preuves que j'ai volée à Raymond et que je n'ai pas remise au FBI.

– Bon sang, petite, on peut dire que tu ne mets pas de gants, toi, hein ?

Elle se frotte le visage, passe la main dessus comme pour le masquer. Quand elle ramène les yeux sur moi, ils brûlent du genre de promesses que je ne comprends pas vraiment parce qu'elles parlent de loyauté et d'amour et que je n'y connais pas grand-chose.

– Si quelqu'un nous retrouve, on s'enfuit, reprend-elle. Et si quelqu'un nous attrape… Si quelqu'un essaie de te faire du mal ou de t'enlever, je le tuerai.

– Je ne veux pas que tu vives ça.

Ces mots me paraissent insuffisants pour exprimer une émotion aussi puissante, la panique à l'idée qu'elle ressente la même chose que moi cette nuit-là, quand j'ai aidé Abby à creuser dans la terre tendre, sentant sa colère peser sur moi.

Peut-être que je suis un poison.

Je sais que je suis dangereuse.

Mais faut-il que je sois mortelle ?

Son téléphone se met à vibrer – l'alarme pour ma coloration. Elle le regarde comme si elle ne savait plus ce que c'était, puis elle se reprend.

Elle rince la couleur dans le lavabo. Je sens l'eau tiède et ses mains plus tièdes encore dans ce qu'il me reste de chevelure. Ensuite, elle me donne une serviette et mes nouveaux vêtements, puis elle va finir les bagages. J'essore mes mèches avant d'enfiler le large jean noir auquel je dois faire un revers pour ne pas me prendre les pieds dedans, le tee-shirt bleu et la chemise en flanelle noire et blanche. Je nage dedans et je trouve ça plutôt agréable. J'allume le sèche-cheveux. C'est beaucoup plus rapide maintenant que j'ai les cheveux courts.

Pendant tout ce temps, je garde le dos tourné au miroir. Mais à la fin, je n'ai plus aucune excuse, plus aucune mèche humide. Alors je me retourne pour la voir pour la première fois.

Je fixe mes cheveux sombres coupés court, bien nets, qui tombent autour de mes oreilles ; ma nuque nue, tellement plus légère. On dirait une poupée en porcelaine fêlée sur laquelle on se serait déchaîné à coups de ciseaux et de marqueur, avec

mes grands yeux sous mes sourcils bruns, et je m'émerveille un instant de ce changement.

Qui es-tu ?

– Tout est prêt, annonce Lee depuis l'embrasure de la porte. On ferait mieux d'y aller.

Mais je continue de dévisager cette inconnue dans le miroir. Ça fait des jours que Lee me fait répéter le scénario d'une vie inventée concordant avec celle qu'elle s'est créée à Clear Creek, mais il me manque quelque chose pour la rendre réelle.

– Tu dois le dire, je lui rappelle, incapable de croiser son regard, même dans la glace.

La douleur s'étire entre nous, la conscience de ce rituel que maman a instauré avec nous deux, ma honte d'en avoir encore besoin.

Sans ça, je ne peux pas devenir quelqu'un d'autre.

Ma sœur s'approche de moi et ses mains hésitent un instant au-dessus de mes épaules, comme si elle avait peur de me toucher, ou comme si elle ne pouvait le supporter.

– Est-ce que tu as choisi ?

Je hoche la tête. Elle m'a laissée choisir le prénom, les vêtements et la coupe de cheveux. Maman n'avait jamais fait ça. Je me rends compte que ça ne devrait pas avoir autant d'importance à mes yeux.

Et pourtant.

Je le lui dis et ses mains se posent sur mes épaules.

– Nora, déclare-t-elle en souriant, son regard soutenant le mien, et elle presse mes épaules. Tu t'appelles Nora.

– Nora, je répète en contemplant le reflet de cette fille, me laissant porter par la cadence de ce mot. Nora O'Malley.

Je ferme les yeux. Mes épaules s'inclinent, mes hanches se décalent, car Nora penche vers la droite. Elle privilégie son côté fort, fixe les gens droit dans les yeux et ne sourit que quand elle trouve quelque chose vraiment drôle. J'inspire, expire, me plonge en elle.

Quand je rouvre les yeux, elle est là, me rendant mon regard.

Nora.

Elle a l'air méfiante.

Elle a l'air usée.

Mais elle se sent libre.